

Le cas de conscience des Neutres

Mêlés de trop près aux événements qui se précipitent, nous avons quelque peine à saisir l'évolution qui se fait dans les esprits, en ce qui concerne le droit de la guerre et le droit de la paix.

Même avant la guerre, l'Allemagne avait, en ces matières, une opinion "sui generis" qu'on acceptait d'elle comme une sorte d'exigence transacrice inhérente à son caractère de peuple guerrier.

Il était entendu que, dans les conférences pacifistes, les délégués allemands figuraient, en quelque sorte, pour la forme, à titre d'avocats du diable; ils étaient de perpétuels opposants, et on les prenait comme tels.

On sait maintenant que son consentement, en effet, ne fut jamais sincère, et que l'Allemagne était résolue, en cas de guerre, à jeter au panier des chiffons de papier qui n'avaient été signés que pour la forme.

Cependant, ces mêmes engagements mutuels étaient pris au sérieux par les autres puissances signataires. On les viole aujourd'hui; est-ce, oui ou non, avec le consentement de ces puissances? Si c'est oui, tout le droit international délibéré et consacré depuis des siècles est mis à néant; le pacifisme et la paix elle-même sont sans recours; tout progrès tendant à réduire les excès de la guerre ou à atténuer ses maux est refoulé pour toujours.

Ainsi, ce seraient les pacifistes eux-mêmes qui détruiraient le pacifisme si, par amour de la paix; ils ne prenaient position énergiquement pour défendre leur raison d'être, et la pensée sur laquelle l'humanité engagée par eux a vécu. Les conséquences vont beaucoup au delà d'une décision, quelque grave qu'elle soit; il s'agit de la forme même des raisonnements humains; il s'agit de savoir si le blanc est blanc, si le noir est noir, si la parole est une parole, en un mot si les rapports entre les hommes, tels qu'ils sont établis, reposent sur une base vraie ou fautive; il s'agit de savoir s'il existe une nouvelle géométrie internationale négligente des axiomes admis et en vertu de laquelle le chemin le plus court pour aller d'un point à un autre n'est pas la ligne droite.

Tous ceux qui, fût-ce par le silence, adhèrent à ces formules nouvelles, porteront devant l'histoire une responsabilité égale à celle des violeurs conscients de la morale internationale traditionnelle et de la foi jurée.

Dès le début de la guerre, j'ai dit qu'il y avait des "neutralités impossibles"; les événements peu à peu tendent à le prouver. Certes, le cas de conscience posé devant l'Italie était des plus délicats: elle avait fait, il est vrai, le premier pas du côté du devoir européen, lorsqu'elle avait refusé d'appliquer le "casus foederis" en avril 1913. Dès lors, la logique de son rôle se développait non seulement selon la loi de ses intérêts, mais selon la nature de ses sentiments.

Elle se trouvait l'adversaire-née du système tyrannique dont avait souffert jadis la nationalité italienne opprimée. Ce point de vue devait l'emporter à la fin sur toute autre considération. Le poète a scellé l'attachement robuste des choses du passé aux choses de l'avenir: "Avez-vous entendu sa voix?" "Ici on

VERDICT ANGLAIS

Le discours du lord Kitchener sur les atrocités allemandes a mordu le Kaiser, — je ne dis pas; au cœur. Toute sa presse a été mise en mouvement pour protester, en raison de la personnalité de l'orateur, et essayer de vaincs démentis.

"La personnalité de l'orateur", comme dit l'officière "Gazette" de l'Allemagne du nord, tout est là. En effet, le splendide discours du ministre anglais n'est pas le premier ou le dernier, s'exerçant par les destructions et par les massacres, a été prononcée comme une partie essentielle de la théorie allemande de la guerre; et la preuve irréfutable des atrocités allemandes a été cent fois faite. Les ruines sont là; les cadavres sont là; les carnets des officiers et des sous-officiers allemands sont là. Mais c'est lord Kitchener qui parle, et qui parle à Westminster, devant la Chambre des lords.

Il y a là un des caractères de l'homme. Les Hohenzollern ont une petite maison à côté des Hapsbourg ou des Bourbon; les descendants d'un nettre obscur et de la petite bourgeoise de Nuremberg, Sophie de Raab, ont porté toujours envie aux extractions plus illustres; et le Hohenzollern d'aujourd'hui a nourri sans doute bien d'autres ambitions, plus hautes ou plus vastes, le plus souvent détestables; mais il n'en a pas moins poursuivi pendant tout son règne, et sans l'art de son cachet, avec toute la gaucherie d'un parvenu, l'applaudissement de l'aristocratie britannique. Il la harcelait de ses invitations; il se faisait inviter chez elle, à ses chasses d'Écosse, à ses parties de jardin; il la proposait comme modèle à la noblesse rurale, militaire féodale, encore mal déclassée, il cherchait à l'imiter dans ses allures, dans son goût des sports, l'un des seuls poisons qui manquent au "Livre des Sibes", c'est le sien.

La guerre finira. Il n'est pas certain que le Tribunal de La Haye puisse être, comme le voudraient la morale et la politique, constituée en une Haute-Cour pour juger le forfait de cet homme, celui qui contient tous les autres, la guerre déchaînée par sa seule volonté. Mais ce qui est hors de doute, c'est que, désormais, il est exclu, il s'est exclu de toute société humaine où règne le respect du droit, de l'honneur, de la loyauté; et, si j'osais dire en pareille matière, tel un homme taré, "il ne pourra plus aller dans le monde". Ni lui, ni aucun de ses complices, fameux ou obscurs.

Son grand-père nous a fait bien du mal. Il a couvert de sa piété, qui n'était pas toujours de l'hypocrisie; bien des attentats contre le droit des gens et contre l'humanité. Il a été déchaîné des crimes commis par ses armées et par son Bismarck. Tout de même, c'était un gentleman.

Celui-ci a-t-il toujours été insensible aux cris de malédiction qui montent contre lui de toutes les parties de l'Europe, de nos provinces ravagées, de nos familles en deuil, de la Belgique et de la Serbie, de l'infortune Pologne, — et, qui sait? de plus d'un foyer allemand, autrichien ou hongrois? Il n'y a pas de scélérat parfait, a dit Shakespeare. Il n'y a pas de scélérat parfait, a dit Shakespeare. Il n'y a pas de scélérat parfait, a dit Shakespeare.

LES ALLEMANDS ET LES ETATS-UNIS.

Un des représentants de l'Allemagne dans les pays scandinaves, ancien Consul à Hambourg, a déclaré publiquement, que les allemands ne demandaient qu'une chose: que des Etats-Unis leur déclarent la guerre.

— Qu'avez-vous à craindre? Les Etats-Unis n'ont pas actuellement d'armée pouvant nous être opposée; tout ce qu'ils peuvent faire est envoyer contre nous une cinquantaine de bateaux dont tous ne sont pas en état; au contraire, comme avantages, si les Etats-Unis nous déclaraient la guerre, occupés de leurs propres fournitures, ils ne pourraient plus envoyer ni munitions, ni chevaux, ni harnachement aux alliés comme ils le font depuis neuf mois et, enfin, quand la guerre serait terminée au lieu d'être prospère, florissante et très forte au point de vue économique, devant une Europe ruinée, les Etats-Unis seraient au même point que les autres et ne pourraient plus faire, à l'Allemagne notamment, une concurrence des plus préjudiciables.

L'ABEILLE de la Nouvelle-Orléans sert des abonnements au prix de 65 sous par mois, de nos bureaux, ou 15 sous par semaine pris au porteur. ETES-VOUS ABONNE?

LES COMMUNIQUES DES ALLIES

Suite de la 1ère page.

toire aux troupes françaises, dont la ligne est intacte. Rien de nouveau sur le front anglais."

Rome, 3 juin. — Le ministère de la guerre annonce: "Sur le Tyrol-Trentin, rien de neuf; nos troupes ont occupé Storo et avancé jusqu'à Cordinio; le détachement alpin fit une descente sur la rivière Chos, de la vallée de Caffaro au val Canonica. Sur la frontière Carnio nous avons empêché les troupes autrichiennes de bâtir un pont sur un torrent alpin de l'autre côté de la frontière; l'artillerie ennemie a riposté sans résultat. En reconnaissance offensive, nos patrouilles ont pris des commissariats; un temps épouvantable empêche nos opérations. Sur la frontière du Frioul nous avons occupé le sommet de Montenero. Sur la rive gauche de l'isonzo et à peu près six milles de au Nord-Ouest de Tolmino. Une violente contre-attaque de l'ennemi a été repoussée."

CONSOLANT CONTRASTE L' "Echo de Paris" oppose aux attentats allemands le magnifique exemple donné par les peuples alliés: "Les Boches, comme les Anglais et les Français, comme les Russes ou les Serbes ont révélé florissante en eux au même degré la vertu du sacrifice. Ces peuples ont été très différents en bien-être, ils se sont montrés pareils dans l'acceptation de la souffrance et de la mort. Voilà le point de consolation et d'espérance dans l'universelle calamité. On était en droit de craindre, en considérant l'Europe occidentale en particulier, que les progrès matériels dont elle était si fière, eussent dévitalisé nos sociétés trop compliquées. L'épreuve n'est plus douteuse, et c'est pour cela que les événements actuels, s'ils macabrent par l'évidence de tant de douleurs, ne laissent plein de confiance devant l'avenir de notre Europe. Elle traverse de dures journées. Elle aura bien des peines à panser. Elle n'est pas dégoûtée, et c'est la grande consolation de tant de misères publiques et privées."

TEMPERATURE Thermomètre de E. Clandel, Opticien, Successeur de E. A. Clandel, 92 rue de Canal, Nouvelle-Orléans, La.

Judi, 3 juin 1915.

Table with 3 columns: Fahrenheit, Centigrade, and time intervals (7 heures du matin, Midi, 3 p. m., 6 p. m.).

AMUSEMENTS

EXCURSIONS Musique et danse Steamer HANOVER

Mandeville, train à 10 h. 30 p. m.; Spanish Fort, train à 10 h. 30 p. m. DIMANCHES

Mineburg, train à 7 h. 45 p. m.; Spanish Fort, train à 8 h. 15 p. m. et 8 h. 30 p. m. MICHIGANS

Mineburg, train à 7 h. 45 p. m. et 8 p. m.; Spanish Fort, train à 8 p. m. et 8 h. 30 p. m. MICHIGANS

Mineburg, train à 7 h. 45 p. m. et 8 p. m.; Spanish Fort, train à 8 p. m. et 8 h. 30 p. m. MICHIGANS

Mineburg, train à 7 h. 45 p. m. et 8 p. m.; Spanish Fort, train à 8 p. m. et 8 h. 30 p. m. MICHIGANS

Mineburg, train à 7 h. 45 p. m. et 8 p. m.; Spanish Fort, train à 8 p. m. et 8 h. 30 p. m. MICHIGANS

Mineburg, train à 7 h. 45 p. m. et 8 p. m.; Spanish Fort, train à 8 p. m. et 8 h. 30 p. m. MICHIGANS

Mineburg, train à 7 h. 45 p. m. et 8 p. m.; Spanish Fort, train à 8 p. m. et 8 h. 30 p. m. MICHIGANS

Le Temps

BULLETIN METEOROLOGIQUE OFFICIEL. Observations prises Jeudi à 5 heures du soir.

Prédiction pour la Nouvelle-Orléans et les environs. — Temps clair; vents légers du Sud à l'Est.

TEMPERATURE. La température d'hier à la Nouvelle-Orléans, d'après le thermomètre du bureau météorologique des Etats-Unis, sur le toit de la nouvelle bâtisse de la Poste, était comme suit:

Table with 2 columns: Time (7 a. m., 9 a. m., 11 a. m., 1 p. m., 3 p. m., 6 p. m.) and Temperature (78, 84, 87, 87, 87, 87).

Le tableau suivant donne le temps pour la journée du 4 juin 1915, à la Nouvelle-Orléans:

Table with 3 columns: Time (7 a. m., 9 a. m., 11 a. m., 1 p. m., 3 p. m., 6 p. m.), Temp. (78, 84, 87, 87, 87, 87), Vent (N-E, S-E), Pluie (0, 0, 0, 0, 0, 0).

DÉCÈS VERHEYLEWEGHEN — Décédé, Jeudi, le 3 Juin 1915, âgé de 36 ans. MME VEVE URSEL VERHEYLEWEGHEN, une native de France.

F. LAUDUMIEY & CO., Ltd. Entrepreneurs de Pompes Funèbres et Embaumeurs

PETITES ANNONCES PERSONNEL.

DEMANDES. ORLEANS AUTO SCHOOL — Pour 615 de paiement, nous vous donnons un cours complet qui vous met en mesure de conduire et de réparer les voitures automobiles.

ON DEMANDE — Solliciteurs pour vendre cinquante centimes pièce. Vous gardez dix cents par chaque almanach vendu.

ON desire acheter, un secrétaire ancien en soie avec ornements en cuir. S'adresser 523 Chartres, au directeur.

CHAMPAGNE LOUIS ROEDERER REIMS

PAUL GELPI & FILS AGENTS

227 Rue Decatur Nouvelle-Orléans

CHEMINS DE FER.

Une vraie Villégiature Préparée

PAR LES FRISCO LINES

AGENT DES BILLETS 227 rue St-Charles

Informez-vous près de lui avant de partir pour l'Océan, au sujet du nouveau service de Californie et des prix.

Le Train de New York

7:30 P. M. DIRECTEMENT A la 32me rue et la 7me Avenue

Un lit de Broadway. Eclairé à l'Electricité. Excellent Service de Wagon Restaurant.

Bureau des BILLETS. 211 RUE ST. CHARLES. Dépôt: Station Terminale, rue du Canal

New Orleans Great Northern R.R. EXCURSIONS (Trains de Plaisir)

Tous les Dimanches et Mercredis A LA PAROISSE DE SAINT TAMMANY

Le climat le plus salubre des Etats-Unis. Trains de plaisir à Bogalusa

"LA VILLE MAGIQUE DU SUD."

Wagon-salon pour les excursions de dimanche à Bogalusa. Départ de la gare terminale à 7:30 a. m. Arrivée de retour à 8:30 p. m.

Formez-vous auprès de l'Agence des BILLETS, ou téléphonez N° 227.

VAPEURS. LIGNE FRANÇAISE Compagnie Générale Transatlantique

SERVICE POSTAL. Départ NEW YORK pour BORDEAUX

BOCHACHEL 10 Juin, 3 p. m. CHICAGO 25 Juin, 3 p. m. MILWAUKEE 3 Juillet, 3 p. m. ESPAGNE 10 Juillet, 3 p. m.

Pour tous renseignements s'adresser Aux bureaux de la Compagnie, F. J. ORFILA, AGENT GÉNÉRAL.

227 rue Commerce, Nouvelle-Orléans.

— Compris, monsieur. C'est justement ce que dit M. César Binoche.

— Qui ça, M. Binoche? — L'am de Mlle Reiza, le peintre qui demeure dans ma maison...

— Ah! bien. — Vous trouvez le local à votre goût? — Admirable, monsieur Pascal. Trop beau. Je connais Renza, l'égère, pas sérieuse, mais bonne fille, complaisante au possible, le cœur sur la main.

— Vous n'avez plus besoin de moi? — Non, monsieur Pascal. Tous mes remerciements.

— Vous voyez, si vous voulez vous reposer, tout est prêt... La maison est à vous. Dans une heure ou deux, je vais vous envoyer ma femme. C'est elle qui vous servira, si vous le permettez.

— Mille grâces et avec grand plaisir, monsieur Pascal.

— Peur? Non. De quoi aurais-je peur? Elle pensait: — Quels dangers puis-je rencontrer: pures que ceux que j'ai affrontés? Là du moins elle était dans une grande ville, gardée par la police, avec des gendarmes, des agents à tous les coins de rue, une foule autour d'elle... Mais jadis!...

Le vieillard reprit: — C'est le jugement de Paris que je veux, sans jeu de mots, le jugement de Paris, la ville par excellence, celle qui consacre les réputations, qui donne la renommée mondiale... Tu l'obtiens parce que tu la mérites, parce que tu n'as pas de supérieures, pas même de rivales, parce que tu as le talent, le charme, la grâce. Tu es devenue l'art incarné, l'étoile dont l'éclat s'impose et près de laquelle les autres pâlisent et ne sont que des lanternes.

Je le sais bien, moi, le vieux Felice qui en ai tant vu, qui en ai tant créés des étoiles!

Paternellement il conseilla: — Ici tu n'es plus la Piccola... Garde tes secrets. Ne les confie à personne. Ne conte pas ta vie passée si triste et si aventureuse. N'y fais aucune illusion. Tu es la Roselli, déjà célèbre, mais tu ne seras consacrée qu'après avoir reçu le baptême de Paris. Ensuite le monde est à nous... à toi plutôt! Alors, fit-il avec un grain d'amerume tu oublieras ton vieux Felice, oui, tu oublieras dans les splendeurs qui t'attendent...

Pour la première fois depuis qu'elle était descendue du train, elle s'anima:

— Jamais, s'écria-t-elle, ou je serais la dernière des ingrates.

— Qu'ai-je donc fait de si grand et de si beau? — Ce que vous avez fait? Vous m'avez sauvé la vie, plus que la vie, maître! Vous m'avez rachetée aux bandits qui depuis dix ans me traînaient avec eux. Ce que vous avez fait?... Plus pour moi que pour mon père et ma mère que je n'ai jamais connus. Ils m'ont abandonnée peut-être, jetée au ruisseau, et qui sait? vendue, sans doute. Il y a deux hommes que j'aime, vous d'abord, cher maître, et ensuite mon pauvre Riego que je voudrais tant revoir!

— Riego, ton tzigane, ton récléur de violon? — Oui, le pauvre diable dont je vous ai si souvent parlé, que avait du talent, misérable pourtant, et qui a protégé mon enfance! Sans lui, je serais morte ou perdue.

Elle fit un geste comme pour repousser d'affreuxes visions.

Puis elle murmura: — Oh est-il, lui? — Allons, fit le vieillard, calme-toi, oublie...

Il lui montra le lit: — Repose-toi et dors, ordonna-t-il. Je te réveillerai. Bois tranquille. Elle obéit et pendant qu'elle se retirait dans une chambre voisine, elle laissa tomber ses vêtements sur le parquet. S'il y avait eu dans un coin un œil au guet, celui d'un artiste, de Binoche, par exemple, il aurait vu, debout, sous la lumière d'une lampe électrique qui

tombsait sur elle, une des plus ravissantes créatures qui soient jamais sorties des mains de Dieu.

Elle n'était pas simplement jolie. Elle était mieux.

Des qu'on avait aperçu le doux éclat de son regard bleu, si pur, si calme, volonté, il était impossible de s'en distraire.

Il attirait comme ces pierres précieuses qui vous retiennent par une puissance magique.

Il était impossible de l'oublier. Il y avait en lui une expression émouvante, une invocation à la pitié, à la sympathie.

Par quelles épreuves avait-elle donc passé? Elle avait imprimé sur son visage le stigmate de la souffrance et de la résignation.

teuil, appuya ses souliers à boucles noires sur un tabouret et s'endormit à son tour.

Ménage d'artiste.

A ce moment voici ce qui se passait dans la maison d'en face.

M. Pascal Crépinet était rentré dans le coin du rez-de-chaussée qu'il appelait son appartement.

Si quelque intrus malavisé traitait par inadvertance son domicile de loge, il le rabrouait vertement et lui disait, avec des regards à le faire rentrer sous terre, s'il était enclin à la timidité: — Pourquoi pas une niche, monsieur?

Mais il pouvait avoir ses travers sans être un méchant homme. Le pauvre diable ne gagnait pas des sommes folles; cependant il ne se plaignait pas de son sort. Tout autre était sa peu estimable moitié.

sible d'exercer ses talents et d'en tirer parti.

Son fils unique, sur l'origine duquel l'infortuné mari avait plus que des doutes, car il était entré dans la vie six semaines trop tôt, si on datait la grosseur du jour des justes noces, était un jeune vaucien, doué des fibres instinctives.

Il répondait au nom d'Isidore.

A dix-sept ans, il savait lire et écrire, tout juste, et un peu calculer, mais ce qu'il connaissait le mieux c'était l'art de faire l'école buissonnière et de fréquenter tous les garnements du quartier qui lui ressemblaient et qui attendaient l'heure de l'appel au régent sans apprendre aucun métier.

Vaguement, il travaillait dans un atelier de statuettes de saints et de saintes pour les églises de campagne, mais cette industrie, si prospère jadis, était tombée dans le marasme, non pas au point de vue de l'art, resté le même, mais de la vente qui ne donnait plus.

Alors, quand il rentrait chez ses parents, après des courses sur les boulevards extérieurs, à la Butte ou dans la banlieue, il s'excusait sur l'absence de commandes et déclarait à sa famille avec désinvolture: — Qu'est-ce que vous voulez? Le singe nous a balancés... Sa camelote ne file pas... Je crois que je serais forcé de me chercher un autre turbin.

Justement, il se trouvait dans la loge avec sa mère lorsque son père rentra chez lui.